

LE NÉGRIER¹

Sophie Doin
(1826)

Léon avait puisé dans ses études, dans ses relations sociales, au sein de sa famille, des idées libérales et philosophiques; sa gaîté, sa douceur, la bonté de son caractère le faisaient rechercher dans le monde: cependant Léon n'avait pas des principes assez affermis; Léon n'avait pas assez étudié les hommes et réfléchi aux lois immuables de la justice, pour résister toujours aux préjugés si souvent cruels.

Héritier d'une somme d'argent assez considérable, Léon, orphelin à vingt ans, voulut utiliser ses capitaux dans le commerce de Nante, sa ville natale. Mais dirai-je quelle horrible branche de commerce fut proposée au jeune ambitieux? La traite des nègres! Cet infâme trafic lui fût offert comme le moyen le plus prompt et le plus assuré de s'enrichir. Léon balança d'abord, un mouvement intérieur le troubla, c'était celui de la conscience. Acheter des hommes, vendre des hommes! quel moyen de faire fortune! Détruire pour ces hommes toutes les joies de la terre, leur arracher les êtres qui les attachent à la vie, s'enrichir au prix de leurs douleurs et de leurs larmes, quelles richesses pesantes et criminelles!!!

Un capitaine de vaisseau prêt à mettre à la voile décida Léon. Cet homme passait pour *très-heureux en affaires*; il avait fait dix voyages aux côtes d'Afrique, et sa fortune était déjà brillante. "Venez avec moi, dit-il à Léon; qui vous retient? un enfantillage. Ces nègres que nous allons chercher, les croyez-vous des hommes? non, il ne sentent pas, ils végètent, comme nos animaux; et puis, mon cher, si nous les prenons, c'est pour leur bien tout autant que pour le nôtre. Ils mangent à peine dans leur Afrique; nous les menons aux colonies; ils y travaillent, c'est vrai; mais ils y sont nourris; il se trouvent d'abord dépaysés, attristés, mais bientôt ils s'attachent à leurs maîtres. Voyez nos chiens! une fois apprivoisés, changeraient-ils leur condition? Enfin, mon cher, je doute que ces êtres-là aient une âme; mais, s'ils en ont, en bien! nous la convertissons."

Léon était révolté malgré lui de ces discours bizarres; cependant il voulait être riche, il se promettait d'être humain: il partit.

Nous n'avons rien à craindre, disait le capitaine en se frottant les mains, nous avons *les assurances d'honneur*. Après une heureuse traversée, les barbares, prêts à devenir *voleurs d'hommes*, abordent aux côtes d'Afrique; c'est là qu'ils vont travailler avec activité à leur cargaison d'esclaves noirs. La plupart des malheureux nègres qu'on entasse sur le vaisseau ont été pris dans les forêts; long-temps attachés aux arbres, déjà leurs membres sont ensanglantés par les fers qu'une ville de France a forgés pour eux! Regardez ces machines d'*ébène*, dit le capitaine à son jeune compagnon, étonné de tout ce qu'il voyait, étonné plus encore de la froideur du capitaine; y a-t-il entre eux et nous la moindre ressemblance? sont-ce là des hommes? " Léon ne répondit rien; il n'osait même pas répondre à sa pensée, qui murmurait contre ce blasphème.

Dans un espace de deux ou trois pieds de haut, deux cents noirs sont entassés où cinquante pourraient tenir à peine. Privés d'air, privés de mouvement, les malheureux jettent des cris d'horreur, de désespoir, de rage. L'habitude du crime endurecit l'homme au spectacle des

¹ On donne généralement le nom de négrier au bâtiment qui porte les nègres esclaves; j'ai cru pouvoir le donner également à l'individu qui fait la traite.

souffrances humaines. Léon frémit d'abord à l'aspect des maux qui accablent les nègres, mais il s'habitue peu à peu à les contempler sans frémir. C'est aux lois à réprimer de tels forfaits; le coeur de l'homme ne sait pas conserver pur le sentiment de la justice, trop souvent il impose silence à la voix touchante de la pitié.

Une tempête se prépare. Le bâtiment criminel au milieu des plaines écumantes se livre à la fureur des vagues en courroux. Une nuit effrayante enveloppe l'horizon. Les pauvres nègres sont enfermés à fond de cale, une toile goudronnée recouvre l'écoutille, afin d'arrêter le passage de l'eau; les malheureux pourront-ils respirer? qu'importe!...

Le bâtiment est trop chargé, il faut l'alléger de suite. "Que faire? demande Léon. –Nous n'avons point de ballots à jeter à la mer, répond le capitaine, nous n'y pouvons jeter des hommes; allons, il faut se défaire de quelques nègres." D'après l'ordre du capitaine, trente nègres sont lancés dans les flots!.....

L'orage s'apaise, le ciel s'épure, la mer se tait, le calme renaît sur le vaisseau, on rend un peu d'air aux victimes..... Mais un grand nombre d'entre elles n'ont pu supporter un si cruel supplice, elles ont cessé d'exister. "Avaries, dit le capitaine; qu'on s'en débarrasse, nous n'en vendrons pas moins bien le reste." Plusieurs de ces infortunés, dans l'excès de leur délire, se sont déchirés entre eux; leur état est alarmant. "Il vaut autant nous en défaire de suite, dit le barbare; et la mer les reçoit dans son sein.

Le vaisseau vogue dans des parages dangereux pour les négriers; un brick paraît aux regards des matelots, peut-être il fait partie d'une escadre d'observation. Il ne présente pas au bâtiment coupable le pavillon de sa patrie. Honneur au pavillon, quel qu'il soit, qui défend la liberté des hommes! Le négrier s'éloigne avec rapidité, il se voit poursuivi, mais il échappe aux surveillans. Bientôt le capitaine ordonne de jeter l'ancre. Cette contrée m'est bien connue, dit-il, ici nous trouverons protection et sûreté.

Le crime règne en ces lieux, la traite s'y fait avec audace, cette contrée pourtant est voisine d'un pays libre sous la sauve-garde des lois de l'Angleterre. Mais ici le désordre, le vol, le rapt, la violence, font chaque jour des progrès effrayans. Léon est conduit par son nouvel ami chez un riche propriétaire qui doit toute son aisance au trafic des esclaves. Léon est présenté comme un homme qui doit jouir bientôt d'une brillante fortune, et comme le propriétaire connaît parfaitement et dans ses moindres détails la *branche de commerce* qui doit enrichir Léon, il accueille le jeune homme avec le plus flatteur empressement, et le félicite à l'avance de son *bonheur en affaires*. Léon rougit à ce compliment, il détourne les yeux, et rencontre ceux d'une fille charmante, qui rougit à son tour, et s'éloigne avec l'air de la tristesse et du mécontentement.

Laure était la fille unique de l'hôte des voyageurs. Elle joignait à ses grâces naïves une âme forte, une sensibilité profonde; élevée par sa mère, elle possédait une religion douce et tendre, des idées de tolérance et de philanthropie, l'amour de la justice et de la liberté. Elle n'avait jamais pu souffrir l'horrible trafic qui avait enrichi son père; elle était révoltée chaque jour des maux affreux dont on accablait les esclaves. Plusieurs fois déjà son père avait voulu la marier; mais c'était toujours à l'un de ses associés au commerce de la traite qu'il avait voulu l'unir, et Laure toujours l'avait rejeté; elle s'était promis de ne jamais épouser qu'un homme qui réparerait, autant qu'il serait possible, les souffrances qu'elle avait tant de fois gémi de voir endurer aux nègres.

"Voilà donc encore un négrier! dit Laure, après avoir quitté la chambre où Léon venait d'être introduit; n'est-ce pas dommage? avec cette figure intéressante!..... Un négrier devrait toujours être bien laid, il devrait faire horreur au reste de la terre!"

Le père de Laure engagea Léon à demeurer chez lui pendant que le capitaine conduirait leurs nègres à la plus prochaine colonie. “A son retour, ajouta-t-il, si vous y consentez, nous ferons ensemble quelques affaires. Je connais un homme bien, adroit, bien intelligent *pour la chasse*; nous mettrons nos fonds en commun, nous ferons de bonnes prises, nous aurons à bon marché, et nous vendrons bien, car le capitaine saura nous trouver des débouchés sûrs.” Léon consentit à tout.

Au déclin d’un beau jour, Léon respirait avec délices l’air embaumé par les exhalaisons des fleurs. Il rêva quelques instans, puis il prit sa guitare: il éprouvait le besoin de répandre au dehors les émotions de son âme; mille désirs confus l’agitaient, un mouvement de tendresse et de mélancolie lui causait un trouble indéfinissable. Léon se mit à chanter; son accent était doux et pénétrant, ses grands yeux bleus devenaient expressifs, et son visage un peu pâle semblait être le garant de sa sensibilité.

Laure l’entendit, elle s’arrêta pour l’écouter. Comme il chante bien! se dit-elle, quelle voix douce et pure! est-ce bien là la voix d’un négrier? Elle s’approcha; elle aperçut Léon au travers du feuillage; une vive émotion fit palpiter son coeur. Est-il possible, ô ciel! est-ce bien la figure d’un négrier!!!

La jeune fille voyait tout le jour Léon, elle le trouvait aimable; la conversation de Léon était variée, instructive, il parlait bien des arts. Laure oubliait les heures auprès de celui qui ne demandait pas mieux que d’oublier tout auprès d’elle. Mais le père arrivait, il s’emparait de Léon, et ne lui parlait que des avantages de la traite. Léon donnait au vieillard toute son attention; alors l’aimable fille fuyait son cruel ami; elle fuyait au bout de la maison, elle s’efforçait de lui trouver mille défauts, elle le détestait... elle le voulait du moins. Si mon père allait m’offrir Léon pour époux, pensait-elle quelquefois, je le refuserais, oh! sans doute, bien vite: Léon est un barbare; Léon, pourquoi donc êtes-vous si coupable?

Laure avait un petit chien; un imprudent, en roulant un fardeau, écrasa la patte au pauvre animal, qui fit retentir la maison de ses cris. La compatissante maîtresse le prit dans ses bras, le combla de caresses, et gémit sur ses souffrances. Léon avec vivacité se mit à genoux devant Laure; il prit la patte du petit chien, il le pansa, et après s’être long-temps attendri sur son sort, avec l’air du monde le plus touché, il se mit à baiser alternativement la tête du blessé et la main de sa maîtresse. Ah! murmura tout bas la jeune fille, Léon n’est pas méchant, il ne peut voir souffrir un chien! Mais les malheureux nègres!...

Un jour Laure, pénétrée de douleur, se précipita dans la chambre où se trouvait alors son père avec Léon; elle tenait par la main une négresse de dix ans à peu près. “Mon père, s’écria-t-elle avec la plus grande véhémence, mon père, vois cette infortunée, je ne veux jamais l’abandonner; comme moi, elle avait un père, des barbares viennent de le lui ravir. C’était un riche colon du pays voisin, il venait ici pour faire quelques achats, au milieu de la campagne des brigands se sont précipités sur lui, maintenant sans doute un vaisseau perfide le cache à tous les yeux. Sa fille, cette pauvre créature, tout effrayée, s’est mise à courir au hasard en appelant du secours; j’étais sortie, je l’ai trouvée sur mon chemin, elle m’a fait le récit de sa peine; je lui ai promis de la servir. Mon père, est-il quelque moyen de sauver le père de cet enfant? Tu ne réponds rien, il est perdu sans doute! Viens, pauvre infortunée, je serai ton amie, je serai ta soeur, viens, tu m’es déjà chère, je veux soulager tes maux. Près de moi, tu braveras ces monstres; il n’est point de négrier qui puisse jamais t’arracher de mes bras.”

Laure fondait en larmes; son père était embarrassé; Léon se sentait violemment ému, une sensation nouvelle et déchirante lui causait un malaise jusqu’à ce moment inconnu.

“Ah! reprit la jeune fille encore toute tremblante, le conçois-tu, mon père, le conçois-tu bien, l’affreux supplice de ce malheureux? Il a perdu sa fortune et sa liberté; il a perdu sa tendre épouse, qui l’appelle, et va mourir peut-être de crainte, de douleur! Il a perdu pour jamais les baisers de ses enfans; il a perdu l’espoir de revoir ses champs paisibles; un instant il a tout perdu; il n’a plus qu’un refuge, la mort! Mon père, voilà les crimes que tu protèges! Léon, voilà les maux que vous causez!!...”

Léon frémit; ce n’était pas la première fois qu’il sentait un remords, mais désormais, à toute heure, ce remords allait le poursuivre.

Le capitaine compagnon de voyage de Léon était de retour des colonies, et s’occupait d’un nouveau chargement d’esclaves; il s’était associé pour cet effet avec Léon et le père de Laure. Celui-ci, qui jugeait Léon comme devant faire *un beau chemin*, et qui, d’ailleurs, affectionnait son caractère, conçut le projet de l’unir à sa fille.

“Léon, lui dit-il, nos capitaux prospèrent, ne nous séparons point, je vous aime comme un fils, il est un moyen de nous attacher plus encore l’un à l’autre; je n’ai qu’une fille... “Ici Léon se jeta au cou du vieillard. Soyez mon père, s’écria-t-il avec l’effusion d’une joie inattendue, je vous devrai le bonheur de ma vie!”

Mais à la proposition qui lui fut faite de devenir la femme de Léon, Laure répondit: “Non, mon père, je ne veux point épouser Léon. –Tu le hais, ma fille? –Non, non, mon père; quelquefois il me semble que je l’aime de toute mon âme, mais je ne l’épouserai jamais.”

Le père était bien surpris, Laure demeurait inébranlable; voilà Léon désespéré.

Un jour Léon s’approcha de celle qu’il aimait: ses yeux étaient remplis de larmes, l’inquiétude et le chagrin avaient altéré sa charmante figure; la jeune fille le voyait, la jeune fille souffrait... “Mademoiselle, dit Léon, je pouvais être le plus heureux des hommes, mais vous ne l’avez pas voulu; je pouvais posséder une épouse adorée, mais vous ne l’avez pas voulu. Un homme qui se donne à vous, qui ne vivra plus que pour vous, ne pourra-t-il jamais toucher votre âme? Mademoiselle, me haïrez-vous toujours? –Léon, répondit Laure, je ne vous hais point, je l’ai dit à mon père; vous vous trompez, vous ne me connaissez pas. Je ne veux point vous le cacher, je vous aime; mais je le répète, jamais, jamais, je ne serai la femme d’un négrier. Léon, comment pourriez-vous apprécier les charmes de l’amour, vous qui ne respectez jamais l’amour des malheureux nègres? Comment pourriez-vous chérir les soins d’une épouse, vous qui arrachez sans pitié à ces nègres une épouse chérie? Comment pourriez-vous être tendre père, vous qui chaque jour enlevez des enfans innocens à ceux qui leur ont donné la vie? Non, vous devez être toujours ami perfide, amant infidèle, époux barbare, père dénaturé; et vous voulez que je sois à vous! Je vous aime, il est vrai, malgré moi; un sentiment indépendant de ma volonté porte mon coeur vers vous; mais ma raison vous repousse, et j’obéis à ma raison.”

Léon était troublé, il ne savait à quoi se résoudre, il cherchait en vain une réponse victorieuse, il cherchait en vain une prière éloquente. “Laure, dit-il d’une voix tremblante, vous le savez, ma fortune dépend de ce commerce que vous maudissez; si pour vous plaire, pour obéir au voeu de votre coeur, j’abandonne cette branche d’industrie, quel moyen me restera-t-il pour m’enrichir? que ferai-je ici de mes fonds? Dans ce moment même une occasion très avantageuse s’offre à nous, votre père m’engage à y employer tout ce que je possède; j’ai promis à votre père de suivre en tout ses volontés; si tout d’un coup il me voit sacrifier une certitude de fortune à.... ce qu’il nommera votre préjugé, ne m’accusera-t-il pas d’extravagance? consentira-t-il encore à me nommer son gendre?”

–Mais, dit Laure avec émotion, alors je vous aimerai par-dessus tout au monde, et je vous le dirai à chaque heure du jour.

–Mais, reprit Léon, alors votre père ne voudra plus que je sois votre époux.”

Laura soupira, puis reprenant son énergie première, elle s'écria: “Eh bien! monsieur, soyez donc l'ami du père, mais renoncez à la fille; entendez-vous, monsieur, renoncez à la fille.”

Le bâtiment négrier allait mettre à la voile; les cris de la douleur, étouffés dans son sein, allaient se perdre loin du rivage; le sol d'une colonie allait recevoir de nouvelles victimes. Le capitaine, Léon et le père de Laure attendaient le plus heureux résultats de la riche cargaison qu'ils allaient lancer à la mer.

Laure, tourmenté par son chagrin, par son indignation, par son amour, ne peut dormir; elle se lève avant le jour, descend au jardin, et rencontre Léon qui s'y promenait également agité.

“Ah! Léon, dit la jeune fille, combien vous m'avez fait souffrir! quel rêve affreux vous m'avez donné! Je vous voyais poursuivi; méprisé, abandonné de tout le monde, rejeté comme un brigand féroce, accablé d'infamie, nommé partout un cruel négrier! Léon, combien vous étiez changé! Vous n'aviez plus cette figure si douce, cette expression si touchante, ce regard si pénétrant, qui ne conviennent pas à l'état que vous exercez. Combien vous m'avez fait souffrir! Mais maintenant je vous retrouve, en bien! je frémis encore Léon, ce bâtiment qui va partir, ce sont des malédictions qu'il accumule sur votre tête; une grande partie des malheureux qui gémissent en ce moment vous doivent l'infortune de leur vie, c'est vous qui les livrez aux supplices. Léon, écoutez-moi pour la dernière fois; vous élevez entre vous et moi une insurmontable barrière. Mon ami, il est temps encore, affranchissez vos esclaves; nous les ferons passer sur une terre libre; le pays voisin, sous la protection des lois anglaises, jouit de la paix et de l'indépendance, ils y trouveront un asile et le moyens de s'y établir. Léon, ce sacrifice expiatoire ramènera le calme dans votre coeur; ne soyez pas sourd à la voix de celle qui voudrait pouvoir vivre pour vous. –Mais votre père? –Mon père se laissera fléchir par mes prières, par mes larmes, n'en doutez pas; mais si cette espérance était trompée, si mon père repoussait mon amant devenu digne de moi, s'il refusait de la nommer son fils, Léon, reçois mon serment, je jure de te suivre partout, je jure de te consacrer ma vie entière.”

Léon est aux pieds de son amie. “Est-il possible, ma bien-aimée, dit-il? Quoi! si je perdais tout, tu te donnerais à moi, tu quitterais ta famille, ta patrie!!!! –Léon, oui, je ferai tout pour toi; ma tendresse compensera tes pertes, et, fière d'avoir rendu à la vertu un coeur fait pour elle, je ne m'occuperai que de ton bonheur. Le Ciel acceptera nos vœux et nos sermens, le Ciel bénira notre union. Mais, ne perds pas de temps, viens, les infortunés t'appellent.”

Léon obéit enfin aux ordres de sa maîtresse; la voix puissante de l'amour le rend à l'honneur, il va délivrer ses captifs, et leur fournir les moyens de passer à la contrée voisine. Au milieu de ces nègres se trouve le père de la jeune négresse que Laure a recueillie; on le rend à sa fille; cette reconnaissance est touchante, Laure verse des larmes de joie, et Léon s'applaudit de ce bonheur qu'il avait jusqu'alors ignoré.

Il faut s'expliquer avec le vieillard, devant lequel Léon n'ose plus se montrer; mais Laure est sa fille, elle possède tout l'ascendant d'une âme vertueuse, d'une conscience sans reproche. Elle court se jeter dans les bras d'un père qu'elle veut ramener à de nobles sentiments, auquel elle est prête à prodiguer les plus vives marques de son amour filial. Elle lui fait le récit de ce qu'elle a obtenu de Léon. “Tu es riche, mon père, ajoute-t-elle, tu voulais me donner Léon pour époux; je ne pouvais accepter la main d'un négrier, il ne l'est plus maintenant, et je te supplie de nous unir; il n'a plus de fortune, mais admire la belle action qu'il vient de faire! Ah! de lui seul désormais dépend ma joie et toute ma félicité.”

Le père, transporté de fureur, accable sa fille de reproches; il l'accuse d'entêtement et de folie, il proteste qu'il va pour jamais fermer sa porte à Léon.

“Mon père, répond Laure avec fermeté, je vous aime et je vous respecte, mais j’ai juré de me donner à Léon si Léon accomplissait la volonté du Ciel, je tiendrai mon serment; ou, si vous m’en empêchez, si par la force vous me ravissez mon époux, désormais malheureux par moi et pour moi, mon père, vous compterez une victime de plus, et cette fois ce sera une victime blanche, après tant d’autres morts, vous causerez la mort de votre fille; et puisse cette victime innocente et dévouée expier votre crime, et apaiser tant de mânes qui s’élèvent contre vous!”

A ces mots, une pâleur effrayante se répandit sur la figure du père de Laure, tous ses membres tremblèrent. “Ma fille!” dit-il d’une voix étouffée... puis il lui ouvrit ses bras, il les ouvrit à Léon.